Fernand PINAL et le Groupe de Charly

Communication présentée à la Société Historique et Archéologique de Château-Thierry par Monsieur Fernand Beaujean le 21 Octobre 1967

Nos bourgs ont bien changé depuis une soixantaine d'années. Il nous faut un sérieux effort de mémoire pour retrouver leur visage d'antan. Je pense surtout à Charly que je connus assez bien pour y avoir été écolier, puis jeune instituteur.

Actuellement, traverser Charly de bout en bout par la rue principale est une entreprise délicate qui requiert de la part des vieux une attention de tous les instants pour éviter les autos qui roulent sans arrêt.

Vers 1905, on ne rencontrait guère que celle du Docteur Denis. Son collègue, Monsieur Vérut, restait fidèle à son cabriolet haut sur roues, ainsi que Monsieur Lancereaux qui partait visiter ses plâtrières. Le trot doux de leur cheval ne surprenait personne, et la chaussée restait libre. Quelques fiacres de l'Hôtel Saint-Martin ou de l'entreprise Farque assuraient le service de la gare et conduisaient « en campagne » les voyageurs trop timorés pour se lancer à bicyclette.

Dès Juillet, on voyait chaque après-midi s'avancer sur un rang quelques « vacanciers » en canotier, toujours les mêmes, et que tous connaissaient bien.

Le plus grand, large, à la barbe fleurie, dentition agressive, binocle instable, était le savant professeur Lamerre qui enseignait les mathématiques dans un lycée de la Capitale. Il venait chaque année dans la demeure de ses parents. Les autochtones, qu'il paraissait superbement ignorer, lui reprochaient de ne plus se souvenir de sa très modeste origine.

Son compagnon habituel était le peintre Eugène Buland, Prix de Rome de peinture, auteur, entre autres, de deux tableaux restés célèbres dans le pays : « les Bouilleurs de cru » et « les Tireurs d'arbalète » parce que les personnages en étaient des Carlésiens. Notre Musée possède de lui un portrait de vigneron, précis, un peu froid. Pourtant, le plafond de la Salle des Fêtes de Château-Thierry, qu'il a décoré, est aéré, gracieux, poétique. Allez vous mêler de juger les artistes ! Un peu voûté, observateur attentif des gens, des lignes, des couleurs, il souriait peu, saluait moins encore.

Leur entretien portait sur les événements de l'époque : la vie parisienne, l'Affaire Dreyfus, la Séparation, les progrès de

l'automobile, la crise viticole menaçante. On faisait de l'esprit aux dépens des hommes du jour ; on cherchait le moyen de contrecarrer l'influence politique du député Émile Morlot, leur voisin, sans succès d'ailleurs.

Parfois on les voyait flanqués d'un grand garçon, très brillant élève du collège de Château-Thierry, où son esprit et son entrain faisaient la joie de tous, André Benoit, qui deviendra agrégé de math., mais restera toujours simple et charmant avec ses camarades d'enfance.

Et aussi d'un quatrième personnage sur lequel nous reviendrons tout à l'heure.

Le député, maire et conseiller général, gros, — trop gros —, beau regard sympathique, travailleur acharné, membre écouté du parti radical-socialiste, journaliste à ses heures, rapporteur de la Commission des Finances, libéral en dépit de ses opinions affirmées, était trop occupé pour se soucier des conspirateurs « en sabots » (c'est ainsi qu'ils se chaussaient pour aller toucher les vignerons dans leurs champs). Peu de relations mondaines ; pas le temps ! Il savait qu'il pouvait compter sur ses électeurs habituels. Et puis ne préparait-il pas la loi sur les bouilleurs de cru et sur l'appellation des vins champenois ?

Derrière une haute grille de fonte, au-delà d'un jardinet qu'embaumaient des orangers, vivaient, grouillaient la famille de Monsieur Martin et celle de sa sœur, Madame Marcassin : quelques grandes personnes et quantité de petites. M. Martin, lui, important fonctionnaire des Finances, petit, sec, froid, suivait son rythme de vie que rien ne pouvait troubler : le matin, il partait pour la gare, à pied, accompagné de Madame Martin. Arrivés au haut de la côte de Saulchery, les deux époux s'embrassaient tendrement, et Monsieur l'Inspecteur des Finances continuait sa route. Tout de même, le soir, il revenait de Nogent en voiture. Là encore, peu de relations mondaines ; la vie familiale intense suffisait.

De temps en temps, à grands éclats de voix, de rire, en voiture à cheval par la route de Crouttes, ou à pied, descendant le chemin abrupt, caillouteux du Mont Régnier (ou Monthuy), tout un groupe pénétrait dans Charly et se dirigeait vers la vaste maison Buland entourée d'un parc aux arbres magnifiques. « Voilà les Varin ! » disait-on. Qui donc étaient ces Varin si exubérants, toujours de bonne humeur ?

Le chef de famille, Eugène, alors âgé de 75 ans, appartenait à cette remarquable lignée d'artistes qui remonte à Jean Varin, le graveur de médailles de Louis XIII. Tous ont pratiqué, de père en fils, l'art de la gravure. Eugène avait perdu son frère Amédée en 1883, et son frère Adolphe en 1897.

Champenois d'origine et de cœur (les aînés étaient nés à Châlons), c'était pour être à portée des éditeurs que les frères Varin étaient venus se fixer chez nous. Ils s'étaient tous

affiliés à notre Société à laquelle ils apportèrent une très active collaboration.

Vivant en famille, dans une communauté toute patriarcale, ils avaient fait un véritable musée de leur habitation de Crouttes qui domine d'une façon si pittoresque la vallée de la Marne, et à laquelle on accédait par un labyrinthe de jardins superposés de l'effet le plus original. Cette maison était cordialement ouverte, non seulement aux amis, mais aux simples curieux, et les dames Varin en faisaient les honneurs aux visiteurs avec une inlassable bonne grâce. « J'ai passé là, dit Monsieur Frédéric Henriet, des heures inoubliables dans cette ruche constamment au travail où, seul, l'art défrayait toutes les conversations ».

Mais le beau temps du burin était passé. Les éditeurs délaissaient la gravure d'art pour les procédés photographiques plus expéditifs et moins coûteux. Eugène Varin n'était guère plus occupé qu'à masquer par d'habiles retouches les insuffisances des planches héliogravées. C'était tomber de l'art dans le métier, et cela était très sensible au vieil artiste.

Nous avons vu disparaître Yvonne Varin, la dernière du nom. Mais la maison de Crouttes reste. Peut-être sera-t-il possible un jour d'organiser une excursion là-bas, ou une exposition Varin, ou les deux ?

Souvent, à pied, en voiture, selon l'occasion, descend un couple encore jeune, taciturne, chez Monsieur Hivet, l'ancien directeur de la pension et Cours complémentaire. Lui est un chirurgien adroit, dévoué, estimé, qui s'est installé une clinique dans l'ancien corps de garde qu'est la Porte Saint-Pierre, et qu'abandonnera son successeur, le Docteur Petit, comme incommode et insalubre. Le Docteur, cependant enfant du pays, et son épouse, l'air absent, ne saluent à peu près personne. On les regarde avec une sympathie attristée.

Un autre Carlésien, également membre de notre Société, M. Briet, passe dans la Grande Rue, allant déposer à la poste un volumineux courrier. Large feutre, cravate lavallière, veste au vent, lorgnon sur le bout du nez, il n'a jamais exercé de profession définie, ses parents l'ayant suffisamment pourvu de ressources. Il passe son temps à voyager, puis à décrire avec un talent certain les régions traversées, les Pyrénées notamment. Ses communications à notre Société sont nombreuses et estimées. Mais dans le bourg, il reste isolé.

Incontestablement, l'homme qui a laissé à Madame Beaujean alors gamine le souvenir le plus marquant est le Docteur Corlieu, personnage hors série.

Le Docteur Corlieu était né à Charly en 1825 d'un père besogneux cordonnier. Il ne reniera jamais, lui, ses modestes origines. Excellent élève à l'école communale, il avait obtenu une demi-bourse pour le Collège de Château-Thierry. L'internat ne lui déplaisait pas ; il comprenait que son avenir dépendait

de lui seul. C'est parce qu'il avait conservé un très bon souvenir de ses professeurs qu'il créa la Société Amicale des Anciens Élèves du Collège de Château-Thierry dont le but essentiel est de venir en aide aux écoliers de condition précaire. Il devint ainsi un des bienfaiteurs de ce Collège dont il avait été un des plus brillants sujets.

Il prit sa première inscription à l'École de Médecine de Paris en 1845 et, pour assurer sa « matérielle », devint répétiteur au Collège Sainte-Barbe ; il en profita pour se fortifier dans sa connaissance du grec et du latin. Il participa comme médecin auxiliaire à la Révolution de 1848, et comme docteur à la Guerre et à la Commune de 1870-71. Il reçut le ruban rouge en Octobre 1871.

Après avoir exercé à Charly, où il lutta contre une épidémie de variole, il s'installa à Paris et fréquenta les Varin, ses « pays ». Il remplit quelques fonctions administratives dépendant de l'Assistance Publique, et devint Délégué cantonal de l'Éducation Nationale dans le 1er Arrondissement de Paris, charge qu'il considérait comme un honneur et à laquelle il se dévoua par reconnaissance envers cette école primaire qui l'avait formé.

Il fut nommé Bibliothécaire à la Faculté de Médecine de Paris et put enfin se livrer à ces recherches historiques qu'il aimait tant. Ses travaux furent innombrables, tant en ce qui concerne l'histoire de la Médecine qu'en ce qui touche l'histoire de la région de Château-Thierry, en particulier de Charly, de Nogent-l'Artaud, en collaboration avec Monsieur Charles Léguillette, voisin de Monsieur Martin.

C'était d'une joyeuse acclamation qu'on saluait son entrée ici, dans cette salle, tant était constante sa belle humeur. De caractère indépendant, de goûts simples et modestes, c'était un sage. De gaieté communicative et quelque peu frondeuse, il était une des personnalités les plus originales du monde médical parisien. Sa plume passait avec une rare souplesse des sujets les plus graves aux badinages les plus légers. Il versifiait agréablement, et ses couplets faisaient merveille après boire, entre confrères, ou dans les banquets du Collège.

1886 : mauvais souvenir pour le Docteur Corlieu. Sur la pression des responsables départementaux du parti libéral, il se présenta à Charly aux élections au Conseil Général. Il n'avait jamais fait de politique ; aussi, avec son caractère tout d'une pièce et sa rude franchise, il ne put se faire élire, et constata avec un peu d'amertume que ses compagnons de jeunesse à qui, cependant, il avait rendu tant de services, l'avaient abandonné. Il leur en tint rigueur quelque temps.

Lorsque nous le connûmes, c'était un beau vieillard de haute taille, visage encadré de barbe blanche, œil vif et rieur derrière ses lunettes. Pendant les vacances, il allait posément de l'ancienne maison du cordonnier au café du Balcon, s'arrêtait un

moment avec Buland et ses amis, poursuivait sa brève promenade, bavardait gentiment avec l'un, avec l'autre, s'asseyait enfin à la terrasse où une petite table ronde lui était réservée. Il buvait lentement son Pernod, invitant parfois Madame Sarrazin, jeune femme souriante du quartier, originaire de Pavant, qu'il interrogeait sur son village natal. Il s'entretenait aussi volontiers avec le patron de la maison, un Comte authentique, et son épouse, qui n'était autre, disait-on, que la fameuse Nini-Pattes en l'Air, ancienne étoile du Moulin Rouge. Elle avait conservé toute sa bonne grâce, particulièrement envers les enfants du coin qu'elle comblait de friandises.

« La vie et l'œuvre de M. le Docteur Corlieu ». Quel beau sujet de causerie pour une distribution des prix au Lycée ! Mais qui connaît encore le Docteur Corlieu ?

Ce que j'appelle « le Groupe de Charly » est l'ensemble de ces personnalités hors du commun par leurs talents ou leurs fonctions, une sorte d'intelligentsia comme on en rencontrait à cette époque fréquemment dans les jolis bourgs de la Vallée : à Chézy, à Luzancy ; la plupart ne résidant à Charly que par intermittence, en été surtout. Ce temps est passé. Avec l'auto, l'avion, le repos annuel ne se prend plus dans un rayon de 100 kilomètres autour de Paris, mais sur la Loire, sur l'Océan, sur la Méditerranée, en Orient, en Amérique, au diable ! D'ailleurs, prend-on la peine de se reposer ? Il faut produire vite, beaucoup, devenir millionnaire (en nouveaux francs). Sait-on encore marcher à pied, et converser ?

Était-ce la Belle Époque, celle des amitiés solides, du rire, de la chansonnette, de la flânerie, de la vie facile ? Voire.

A côté de nos « vacanciers », vivaient à Charly comme partout, des artisans, des commerçants aux bénéfices très limités, des petits fonctionnaires chichement payés. Les journées de travail étaient longues. Les produits de la ferme étaient vraiment trop bon marché : un sou l'œuf à Pâques ; le vin, quatre sous le litre. Quant aux salariés, je conserve le souvenir d'un défilé, dans la rue principale, d'ouvriers plâtriers mécontents — les bougres — de leur gain : souvent sept-huit sous de l'heure. Et ils demandaient un sou d'augmentation ! « Qu'ils fassent grève ! Ils ne l'auront pas, ce sou ! » dit le patron. Ils ne l'ont pas obtenu et durent reprendre leur pénible travail aux conditions anciennes.

Ceci n'est pas une simple introduction à la communication de ce jour, mais une étude rapide d'un certain type de population à une époque déterminée dans un bourg de chez nous, un chapitre d'histoire locale, si vous voulez, qu'on pourrait ajouter à « l'Histoire de Charly » qu'écrivit le Docteur Corlieu.

C'est précisément dans ce milieu, à cette époque que je vis pour la première fois Fernand Pinal.

N'attendez pas que je vous décrive dans ses moindres détails l'existence de Monsieur Pinal à la façon d'un carabin

qui joue du scalpel pour autopsier un cadavre. Ces détails appartiennent à Madame Pinal et à sa fille, Madame de Noé. Elles seraient en droit de trouver indécent qu'on les étalât, fût-ce devant un auditoire sympathique. Je ne rappellerai que les grandes lignes de sa longue existence, celles qui sont indispensables pour comprendre l'homme et permettre de faire revivre son âme d'artiste et de poète.

Cet été-là donc, j'aperçus à plusieurs reprises, en compagnie des personnalités dont je vous ai entretenus, qui arpentaient le pavé de la rue principale de Charly, ou se promenaient dans le Rez, le Mont Dorin, le long de la Marne, un jeune homme un peu plus petit, plus fluet que l'imposant M. Lamerre, mais les yeux singulièrement plus vifs derrière les lorgnons. Déjà moustachu et barbichu, déjà coiffé de son feutre à larges bords, cravaté d'une lavallière noire, en culotte de velours, souriant, il attirait dès l'abord la sympathie.

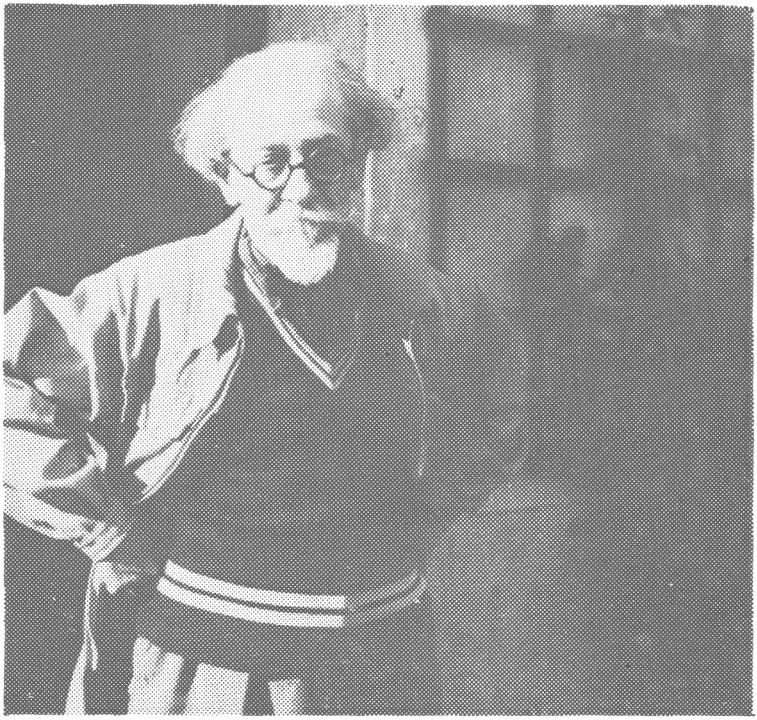
« C'est le fils Pinal » murmurait-on. On connaissait mieux son père, le percepteur. Fortes moustaches, cheveux drus, regard sévère, Monsieur le Receveur était craint des secrétaires de mairie.

D'où venait ce papa Pinal si redouté ? Ancien adjudant de carrière — dans les spahis, je crois — il avait été nommé, après 9 ans de service, percepteur (commis percepteur, plus vraisemblablement) à Bruyères-et-Montbérault, à 7 km de Laon, et c'est là, en 1881, que naquit Fernand Pinal. Fernand, un prénom en faveur entre 1880 et 1890.

Curieux bourg que Bruyères. Je l'ai visité un jeudi de 1904. Notre professeur d'histoire, Monsieur Corrigé (Poilo pour ses élèves) nous fit parcourir les rues qui le circonscrivent, suivant le tracé des anciennes enceintes fortifiées qui le protégeaient au Moyen âge ; il nous montra comment, au cours des siècles, l'église s'était agrandie, enrichie ; il nous fit ainsi revivre le passé de Bruyères avec une telle intensité que, vingt fois depuis cette époque, j'en ai rêvé, guerroyant contre Navarrais et Bourguignons. Fernand Pinal enfant a certainement subi cet envoûtement. Ajoutez l'impression profonde que durent lui laisser ses fréquentes promenades à la Montagne Couronnée toute proche, et vous ne serez pas surpris que, dès son jeune âge, notre ami se soit senti attiré par les vieilles pierres pétries d'histoire.

Il resta attaché à son village natal, et aimait à conter ses souvenirs de gamin. Il avait particulièrement remarqué le goût prononcé des Bruyérois pour la bonne chère, au point que, parfois, leur illustre compatriote Arsène Houssaye se plaisait à convier les habitants à de pantagruéliques festins où l'on faisait rôtir veaux et cochons entiers et percer des tonneaux alignés sur la pelouse du château.

Ce pince-sans-rire de Fernand Pinal, au cours d'une réunion des « Artistes de l'Aisne », raconte à sa façon, plaisamment,



FERNAND PINAL

son premier contact avec les monuments historiques. « J'avais 4 ans. Ma mère me conduisit à l'Asile, en face du porche de l'église. Avant d'entrer, peut-être touché par l'émotion — ou le diable aussi me poussant — je dus soudain m'arrêter. Et, mon Dieu, au lieu de stationner au long de l'Asile, « en m'appuyant du front au mur éclaboussé », comme dit le poète de la Thiérache, Jean Richepin, je traversai la rue et m'épanchai sous le porche de l'église. La Sœur Sainte Eugénie m'aperçut et m'apprit à mes dépens les règles de la bienséance et le respect des murs sacrés. Je dus demeurer à genoux, près du poêle, pendant toute la durée de la classe. Je vous assure que j'en ai gardé un souvenir très précis. Mais la bonne sœur eut été sans doute bien surprise si quelque philosophe clairvoyant ou, mieux, extra-lucide, lui eût alors affirmé que mon geste irrévérencieux était une façon précoce d'exprimer la prédilection que je devais avoir plus tard pour les vieilles églises de chez nous ».

Je devine le malicieux regard que Fernand Pinal dut couler vers ses auditrices effarouchées par sa truculence.

En 1889, M. Pinal est nommé percepteur à Gandelu. Encore un antique village jadis fortifié ; les ruines d'un ancien château subsistent sur une terrasse d'où la vue s'étend sur un large horizon. Notre héros était décidément destiné à fréquenter les vestiges du passé. Mais ici il n'en eut guère le loisir ; une épidémie ayant éclaté, ses parents se crurent obligés de le mettre en pension à Charly, sous la férule de Monsieur Hivet, petit homme à favoris qui n'était pas commode. Remède spécifique contre les épidémies qui sent son militaire d'une lieue. Pas drôle la pension pour un bambin de 9 ans !

A 11 ans, Fernand Pinal est envoyé comme interne au Lycée de Laon. « 6 ans d'emprisonnement ! » gémit-il. C'est pourtant là que se précise sa vocation artistique. Il obtient chaque année le premier prix de dessin. Le censeur, excellent homme, l'autorise à dessiner non seulement dans son propre bureau, mais encore à circuler en ville pour y tracer des croquis.

Sa passion pour le dessin ne le pousse cependant pas à négliger les autres matières. Son professeur de philosophie porte sur lui le jugement suivant : « Des qualités intéressantes ; esprit jeune, un peu fruste (il veut probablement dire : sans complexes), mais assez original et capable de réflexion. Se fie trop à ses seules forces et, pour dégager sa pensée personnelle, se refuse souvent à exposer et à discuter celle d'autrui. N'est jamais indifférent, même dans ses erreurs ». Je traduis en langage vulgaire : « A les pieds sur terre ; déteste le bla-bla-bla, les discussions stériles ».

Cette appréciation sans indulgence le touche-t-elle, le décourage-t-elle ? Il doit redoubler ses classes terminales. Il s'y refuse catégoriquement, du moins avec les mêmes maîtres. Papa Pinal a beau rouler ses gros yeux, Fernand Pinal ne

capitule pas ; il accepte seulement d'être envoyé dans un lycée de la Capitale, où il passe enfin son baccalauréat.

Alors il fallut réunir un conseil de famille, plutôt conseil d'orientation : « Fiston, tu seras fonctionnaire. — Papa, je serai artiste peintre ! ». Après quelques répliques orageuses, on arrive, comme il se doit, à un compromis. Fernand sera inscrit à la Faculté de Droit jusqu'à la licence et, en même temps — c'est son affaire — il prendra sur son repos pour suivre les cours d'académies privées.

Il aurait préféré l'École des Beaux-Arts. Mais, n'est-ce pas, il faut parfois céder, transiger. Il mena de front les deux tâches, devint licencié en droit, entra comme rédacteur au Ministère de l'Intérieur (deuxième à l'entrée), où il fit une carrière très honorable, d'abord au Service de l'Hygiène et des Eaux Minérales, puis comme chef de bureau aux Régions libérées, enfin comme chef du Personnel aux Finances. Il sera retraité en 1941 avec le titre de Sous-Directeur honoraire.

Il consacra dès lors ses loisirs à son démon familier : l'art en général, les arts graphiques en particulier.

Il devint l'élève de Jacques Émile Blanche, portraitiste mondain et écrivain. Mais un jour, le professeur, d'un pinceau dédaigneux tenu du bout de ses doigts gantés de blanc, barra de deux larges traits de vert Véronèse une étude de modèle vivant qui avait demandé huit jours de travail à l'élève Pinal. Celui-ci, dans une belle indignation, quitta l'atelier pour n'y plus revenir.

Il trouva plus de bienveillance à Montparnasse chez Henri Martin, l'apôtre du pointillisme. Il eut alors comme grands camarades Henri Le Sidaner et l'impressionniste Pierre Montézin dont il aimait les paysages normands.

Tant que vécut son père, Fernand Pinal passa ses vacances à Charly. C'est là que nous le retrouvons chaque année en compagnie de ses amis. A leur groupe s'ajoute parfois un jeune étudiant en médecine, souriant, désinvolte, toujours à l'aguet d'un joli minois, le charmant, le charmeur Marcel Vérut.

Fernand Pinal, lui, moins... comment dirais-je ?... moins « dragueur », jette seulement de fréquents coups d'œil vers une maison proche de celle de ses parents. Là habitent Monsieur Chérier, Inspecteur de Division au Crédit Foncier de France, et sa petite fille, Hélène Chérier, « jolie et gracieuse », dit Madame Beaujean. Fernand Pinal, ayant enfin déclaré sa flamme et été agréé, ils se marieront en 1907, et habiteront désormais Paris. Après la mort de papa Pinal, Romeny deviendra leur résidence secondaire, dans une maison magnifiquement située qu'ils achèteront bien plus tard, en 1952.

1914 : Coup de tonnerre ! Fernand Pinal, classe 1901, déjà de la Territoriale, est mobilisé et rejoint à Laon son régiment d'artillerie. Vous le voyez artilleur ? On s'aperçoit bientôt qu'il est myope et on l'envoie à Paris où il sera employé de nuit

dans un Service télégraphique. Utilisation des compétences ! La guerre terminée, il reprend, avec ses fonctions au Ministère, son existence d'artiste, extraordinairement active. « Toute sa vie, écrit Mme de Noé, il travaillera semaines et dimanches, ne pensant qu'à l'art ». Pour consacrer à sa passion le maximum de temps, il arrache à ses supérieurs l'autorisation de grouper ses heures de présence en une journée continue, comme dans certains pays anglo-saxons. Ainsi il est libre le soir de bonne heure ; à peine le temps de paraître à la maison, de changer de vêtements, et le voilà parti à pied, à bicyclette, en voiture, par le train, matériel au dos. Aussi sa production est-elle considérable.

Peintre et graveur, il est attiré par les bois des environs de Paris, notamment Meudon - Clamart, par la Bretagne. Il essaie de s'adapter à la région de Bordeaux, Royan, La Rochefoucauld. Mais il revient vite aux pays qu'il affectionne entre tous : Picard et Champenois à la fois, il se voue désormais aux régions de Laon et de Château-Thierry.

Il expose aux Indépendants, aux Artistes Français, à la Nationale, au Salon d'Hiver ; il organise des expositions particulières à Paris, Laon, Meaux, Château-Thierry. Il est membre des Aquafortistes français, de la Société Artistique de la Gravure sur bois. Des toiles, des gravures lui sont achetées par l'État et divers musées, particulièrement ceux de Laon et de Meaux. Et quand, en 1935, le Président de la République, M. Albert Lebrun, vient visiter Soissons, la Ville lui offre un grand tableau du peintre Pinal représentant Saint-Jean-des-Vignes.

Fernand Pinal a peint et gravé des portraits, de ravissants bouquets de roses (en digne trésorier des Rosati de France), quelques natures mortes. Mais il est avant tout paysagiste. Le gros de sa production, qui comporte un millier de titres et plusieurs centaines d'eaux-fortes et de bois gravés, est une œuvre de tendre et vibrant régionaliste. Le meilleur de son œuvre, il le dédie à la Marne et à ses allées de peupliers, ses cerisiers en fleurs, ses touffes de saules, son pont de Rudenoise, à nos églises gothiques, aux vendanges à Charly, aux châteaux du Tardenois.

Ainsi que l'écrivait dans « le Nord-Est » de Juillet 1929 le journaliste Paul Flamant, « Fernand Pinal a su pénétrer l'âme secrète des sites particulièrement aimés, et son pinceau très expressif, de clochers en clochers, a réalisé une illustration magnifique de ses itinéraires familiers. Mais c'est dans ses bois au burin et en couleurs, dans ses eaux-fortes qu'il a réalisé peut-être la plus belle et la plus vivante documentation sur nos paysages et nos vieilles cités. Peintre délicat, sa palette est d'une extrême luminosité. Il est surtout attiré par l'allégresse des printemps, les arbres en fleurs, les frondaisons naissantes, les collines qui s'épanouissent aux premiers rayons d'un soleil d'avril. Il aime aussi la splendeur des automnes,

la somptuosité des feuillages marqués par les premiers frimas, les horizons doucement estompés par la brume ».

« Son régionalisme, le vrai régionalisme, est fait de tous les souvenirs et de tous les atavismes ; il a ses racines au cœur des pierres comme au plus profond des tombes. Aussi, après la Guerre de 14-18, Fernand Pinal fait-il un long et douloureux pèlerinage à travers sa région dévastée ; il en a touché les plaies. Dans ses eaux-fortes et ses bois gravés, sombres, pathétiques, il évoque les villages meurtris, écrit M. Charles Thibault dans « la Concorde » de Reims en 1919, les églises béantes de Saint-Gengoulph, d'Essômes, de Belleau, de Torcy, Château-Thierry, Soissons, Mont-Notre-Dame, Fère-en-Tardenois. La souffrance lui a inspiré sans doute ses plus belles productions ».

Il a illustré des livres d'écrivains régionalistes : « Sous le signe de la Rose », de Jean Ott, fidèle ami, poète de valeur, « Les branches lourdes », de Léon Bocquet, « Le Laonnois pittoresque », de Westercamp, son collègue de la Société Académique des Picards de l'Aisne et des Artistes Laonnois.

« Il lui arriva même, fortuitement, dit M. Charles Bourgeois, d'enseigner le dessin aux Normaliens. Il était très lié avec notre professeur, Monsieur Enard qui, chaque année, nous conduisait à l'Exposition des Artistes Laonnois présentée dans les vénérables salles du Petit Saint-Vincent. Nous aimions les lumières des feuillages, les ciels de Monsieur Pinal, le talent avec lequel il maniait la gouge.

Comment il arriva qu'un après-midi d'été il dut, très amicalement, suppléer notre professeur, je ne pourrais le dire. Mais il vint avec nous sous les marches qui conduisent au Palais de Justice et à la Cathédrale. Ce fut une leçon inoubliable. Il s'agissait de disposer les tours de la Cathédrale, les toits et les gargouilles, l'escalier aussi — mais toute cette architecture à traits essentiels, de la façon la plus sobre qui soit — dans un carré d'un décimètre de côté.

Je découvris ce jour-là l'art de simplifier. Et quand nous eûmes à porter le fer tranchant dans la pâte souple du lino, M. Pinal nous indiqua les tours de main qui nous permettaient de rendre, en les suggérant, les détails importants, les lumières, les reliefs. Quelques-unes de nos œuvres furent exposées au Petit Saint-Vincent. Émouvante consécration. Souvenirs qu'on n'oublie pas ».

Nous éprouvions tous un très vif plaisir à le voir entrer dans cette salle, l'œil vif, saluant le Président Chaloin et tous les collègues de quelques mots qui répandaient immédiatement un parfum d'allégresse dans toute la compagnie. (Exactement comme faisait jadis le Dr Corlieu).

J'entrai en relation personnelle avec lui à l'occasion d'un projet que j'avais soumis au Bureau et qui avait été accepté d'emblée : faire imprimer un diplôme de la Société que nous

offririons à ceux qui se seraient particulièrement distingués dans les études d'histoire locale, un diplôme qui serait l'agrandissement de l'ancienne carte d'adhérent jadis conçue et gravée par E. Varin. Je me rendis bientôt compte que la chose était plus facile à imaginer qu'à exécuter. Je fis appel à Monsieur Pinal. Avec une bonne grâce qui me toucha infiniment, il regrava le modèle en le portant aux dimensions souhaitées, se mit en contact avec un imprimeur spécialisé. Je n'eus plus qu'à entrer en possession des diplômes, à un prix incroyablement modeste, ce dont se réjouit mon cœur de trésorier.

Pour nous entretenir de ce diplôme, il nous donna un jour à Monsieur Chaloin et à moi, rendez-vous au Café de la Gare, alors installé dans un baraquement, sur la Place des Etats-Unis. Nous étions à peine assis que l'hôtelier se précipita, tout ventre dehors, bonnet à la main, et s'inclina profondément : « Maître, quel honneur pour ma maison de vous recevoir ce jour !... ». Monsieur Pinal, les yeux ronds : « Maître ? C'est charmant de votre part. Mais ne faites-vous pas erreur ? — Vous êtes bien Maître Paul Fort, le Prince des Poètes ? — Hélas ! non ! » et M. Pinal se mit à rire, à rire... ! Le visage de l'hôtelier passa par toutes les couleurs : « Pourtant, votre chapeau, votre cravate, votre lorgnon... Excusez-moi ! ».

Nous plaisantâmes. Mais en vérité, je crois que Fernand Pinal n'était pas fâché du quiproquo car, poète, il l'était aussi, sans prétention, du reste. Écoutez ce poème :

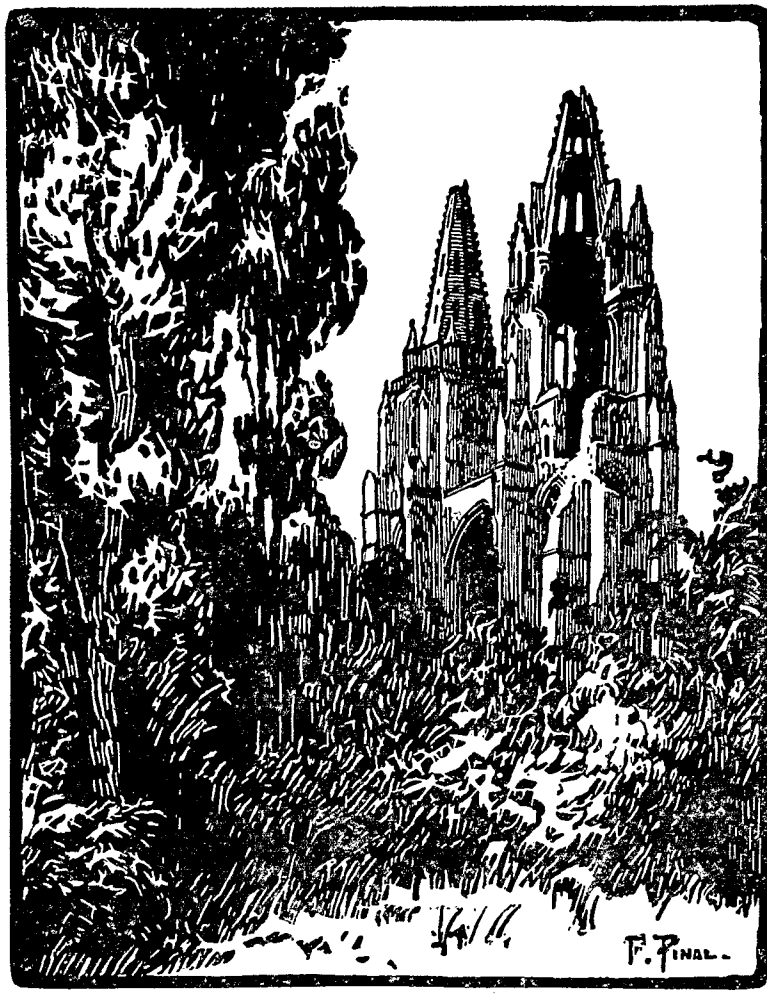
EN PENSANT A PAUL FORT

Si tous les serments d'amour
Qui s'échangent chaque jour
Parvenaient à nos oreilles,
Tout l'Univers, O merveille !
Entendrait le mot Toujours.

Si tous les soupirs d'Amour
Qui s'exhalent nuit et jour
Au gré de folles étreintes
Groupaient leurs tendres complaintes,
Quel immense hymne d'Amour !

Si pouvaient toutes les mères
Unir leurs larmes amères
En un fleuve de douleur,
De l'Humanité le chœur
Ne serait plus que prière !

Si tous pouvaient ressentir,
En leur propre chair souffrir
Les maux qu'engendre la guerre,
Alors sur toute la terre
On verrait la Paix fleurir.



Les clochers de Saint-Jean-des-Vignes à Soissons en 1918.
Bois de F. Pinal.

Il s'essaya même à la chansonnette, ce qui, en mon esprit, l'apparente au fameux Alexandre que je voyais jadis déambuler Boulevard Rochechouart avec son écharpe rouge, et à Maurice Bouchor, que je connus à Laon, et qui eut l'idée généreuse, mais non commerciale, de se consacrer aux Enfants des Écoles, et mourut pauvre. Voici les paroles d'une chanson retrouvée par Madame Pinal :

MA PETITE ÉGLISE (Veuilly-la-Poterie)

Petite Église de chez moi,
Petite église du Douzième,
On te voit, on t'admire, on t'aime
Avec un instinctif émoi.

Tu fais bien dans le paysage,
Élégante et simple à la fois ;
Tu symbolises l'autre foi ;
On n'en pense pas davantage.

Pourtant si, lentement la patine du temps
A gravé les saisons sur ton clocher de pierre,
Les siècles l'ont paré d'un symbolique lierre,
Insensible aux hivers, ignorant les printemps.

Car il est fait de Foi, d'Amour et de Prière,
Cristallisant les pleurs et les élans humains
De ceux pour qui tu fus, Espoir des lendemains,
Dans la nuit des douleurs, un Rayon de Lumière.

Ajoutons que M. Pinal jouait volontiers du violoncelle et donna à sa fille, Mme de Noé, un tel goût pour la musique qu'elle est devenue et est encore professeur d'enseignement musical dans les Écoles de la Seine.

Maniant la plume avec autant de succès que le pinceau, M. Pinal entra comme critique d'Art dans la revue « Le Film », dont le Directeur était M. Quellien, en même temps Directeur du Théâtre des Champs-Élysées.

Il lui arriva d'être conférencier, et brillant conférencier. Notre collègue, M. Jacques Broche, m'a communiqué le texte d'une causerie que fit M. Pinal en 1930 à Laon, où il avait été appelé à présider une réunion des « Artistes de l'Aisne ». Il y raconte avec un esprit endiablé son enfance à Bruyères et, avec émotion, il rend hommage aux amis fidèles du Laonnois, du Saint-Quentinois, du Vervinois, du Sud de l'Aisne.

Monsieur Dudrumet, auquel j'ai si souvent recouru, m'a fait lire le texte d'une conférence faite par M. Pinal, le 10 Février 1930, à la Sorbonne, sous la présidence d'honneur de M. Riboulot, sur un pays mal connu, paraît-il, « l'Orxois ». Devant ses auditeurs parisiens, il le parcourt en tous sens, décrit ses vallons verdoyants, montre ses laborieux paysans au travail,

cite les artistes qui ont peint ses bois et ses villages, les poètes qui l'ont chanté, et rappelle les durs combats qu'y livrèrent côte à côte Français et Américains en 1918. Le tout avec une bonhomie, un esprit, une tendresse, une émotion qui durent toucher ceux qui eurent la chance de l'entendre. La conférence était dédiée à la mémoire de Jean Ott.

Monsieur Pinal reçut la Médaille d'Or comme aquafortiste au Salon des Artistes Français en 1957, brillante mais tardive récompense, peu de temps avant sa fin survenue en 1958. Il avait le ruban rouge depuis 1930.

J'eus l'idée d'interroger un collègue — et néanmoins ami — de M. Pinal, un peintre de talent bien connu pour sa féroce véhémence. Après beaucoup d'hésitation, je lui posai deux questions : « Vous avez connu M. Pinal. Que pensez-vous de l'homme ? de l'artiste ? ». Je craignais le pire. La réponse éclata sans la moindre hésitation : « Pinal était l'être le plus délicieux que j'aie jamais connu. Quant au peintre, je l'ai toujours aimé pour son talent, pour sa sincérité, pour son constant souci de confier à la toile les plus beaux coins de notre beau pays, avant qu'ils ne disparaissent ou soient saccagés par les hommes ». Comment dire mieux ?

Pouvons-nous espérer voir se reconstituer dans nos petits bourgs des groupes d'artistes, simplement de dilettantes ? L'existence de nombreux, rapides, commodes moyens de transport, l'âpreté de la lutte pour la vie s'y opposent. Et puis, avouons-le, une sorte de paresse nous ronge comme un chancre : paresse physique due à l'abus de la voiture ; paresse intellectuelle due à la contemplation toute passive de la télé qui ôte tout désir de recherches personnelles et désintéressées. Pourtant, de ces hommes (et de ces femmes), il en existe encore, mais ils se sentent isolés, parfois découragés. Nous sommes tout prêts à les accueillir à notre Société.

Une civilisation, qui fut aimable, s'efface. Un autre naît qui aura pour animateurs cette foule de jeunes nés depuis 1945, qui nous scandalisent parfois, mais qui, bientôt, devront organiser difficilement une existence où le loisir tiendra plus de place que le travail. Comment, alors, occuper ces heures vides sans sombrer dans l'alcoolisme, la débauche ? On se livrera bien aux sports, au bricolage. Ce sera insuffisant. Il faudra revenir à la culture, à l'art tels que nous les comprenions. Suivons d'un œil sympathique les efforts de ces Maisons de Jeunes qui se créent un peu partout. Il en sortira peut-être d'autres Pinal.

Un modeste hommage auquel Fernand Pinal se serait montré sensible si son ombre avait été parmi nous aujourd'hui : ce simple bouquet dressé ici par notre jeune et souriante concierge en son honneur. Vous voyez que nous pouvons faire confiance aux Jeunes, comme il l'eût fait, lui, le poète, l'ami de tous, en somme une belle âme.